

1/ CONSIGNES GENERALES

Comme chaque année, nous rappelons que l'épreuve de Français-Philosophie constitue un tout global et cohérent, même si elle comprend deux exercices distincts notés séparément (10 points pour le résumé, 20 pour la dissertation). D'une part, le résumé constitue une propédeutique à l'argumentation ultérieure tant il est vrai – nous le verrons ci-dessous – que la citation dont il faut débattre s'éclaire tout naturellement de l'ensemble du texte à réduire. D'autre part, le résumé comme la dissertation réclament des qualités de compréhension d'un énoncé, de réflexion personnelle, de mobilisation des connaissances, de maîtrise de l'argumentation et d'expression, qui seront précieuses aux candidats et aux candidates¹, quelle que soit leur carrière ultérieure.

2/ REMARQUES GENERALES

LE RÉSUMÉ

a. Sur l'esprit de l'exercice

Le résumé est une épreuve de compréhension et d'expression, l'exactitude ou la justesse de la seconde confirmant la solidité de la première : il s'agit de saisir la thèse et le raisonnement d'un texte – en s'appuyant sur sa progression logique (et pas seulement sur son déroulement linéaire) afin de mieux appréhender la pensée de l'auteur – et de restituer de manière fidèle l'essentiel de son argumentation dans une langue correcte.

Le candidat ne doit pas simplifier les contenus de l'extrait mais tenter d'en rendre les nuances. Il lui appartient néanmoins de savoir distinguer l'essentiel de l'accessoire et surtout d'explicitier de façon neuve – sans reprise littérale, ni montage de citations, ni calques – les idées principales et leur enchaînement.

Le résumé étant une contraction, la concision de la formulation est une exigence impérieuse, pourvu que l'économie de mots soit au service de la clarté. Depuis la session 2023, les candidats doivent rédiger leur résumé sur un document-réponse joint au sujet. Il se présente sous forme d'un cadre composé de 22 lignes de 5 « cellules » à chacune desquelles doit correspondre un mot et un seul. L'objectif est double : inciter les candidats à respecter la consigne du nombre de mots et en faciliter le décompte. En cas de dépassement de la 22e ligne et de la 110e cellule, le candidat est invité à écrire sur le bas du cadre, voire sur la page suivante.

b. L'évaluation des résumés

Les correcteurs ont évalué les résumés de la session 2025 selon les critères suivants :

¹ Pour alléger ce rapport, nous n'avons pas mentionné à chaque fois que des candidats et des candidates ont composé et le masculin n'est évidemment pas à entendre comme une invisibilisation des filles dans les concours d'ingénieurs.

1. Repérage et compréhension des idées essentielles du texte.
2. Construction cohérente, fluide et fidèle à la thèse générale du texte.
3. Reformulations personnelles, pertinentes et correctes.
4. Respect du nombre de mots.

On attendait en effet que les idées essentielles du texte soient repérées et correctement restituées. Mais aussi que la thèse globale du texte soit rendue. Curieusement, ces deux critères, qui pourraient sembler liés, donnent lieu à des réussites inégales parfois. On rappelle que le résumé respecte l'ordre des idées du texte et use d'articulations logiques pertinentes pour souligner les mouvements de la pensée. Il doit être structuré en deux ou trois paragraphes (rarement davantage) qui répondent à une logique et signalés dans le document-réponse par des doubles barres verticales.

A contrario, on a pénalisé les résumés restituant mal le mouvement global du texte ou n'en restituant qu'une partie, les résumés juxtaposant les éléments sans en assurer la logique, les résumés en un seul paragraphe ou ceux émiettant le raisonnement en de trop nombreux paragraphes.

Concernant les reformulations, on attendait que le résumé évite les calques (*a fortiori* les citations !) et qu'il joue le jeu de la reformulation. On a accepté toutefois que soient reprises, de manière raisonnable, quelques notions essentielles pour lesquelles il est plus difficile de trouver un synonyme. On a valorisé une expression fluide, claire, précise, qui use d'un lexique bien choisi. Et sanctionné les résumés confus et qui ne pourraient être compris sans connaître le texte initial.

LA DISSERTATION

a. Remarques générales sur l'esprit de l'exercice

La dissertation est un exercice dont l'académisme apparent ne doit pas cacher les exigences fécondes. Il ne s'agit de rien de moins que de raisonner.

À partir d'un énoncé particulier (la citation extraite du texte à résumer) dont il faut examiner avec honnêteté et sérieux les termes afin d'en dégager une problématique adaptée, le candidat doit conduire une démonstration qui l'amène à formuler une réponse au problème ainsi construit. Il est attendu que la copie dialogue constamment avec le sujet, qu'elle s'explique avec la thèse de l'énoncé, qu'elle se positionne clairement par rapport au problème. Il faut nécessairement « arriver quelque part ».

Une fois *engagée* (promise et commencée) dans l'introduction, cette démarche d'argumentation doit impérativement se construire, tout au long de son développement, en fonction de références précises, analysées et commentées, aux œuvres du programme.

De façon très concrète, toute grande partie commence par l'énoncé d'une thèse, l'exposition d'une opinion (en rapport avec la thèse proposée par l'auteur de la citation), et tout paragraphe par la formulation d'un argument ou l'expression d'une idée. On ne saurait accepter qu'on commence un paragraphe, et moins encore une grande partie, par une référence directe ou un emprunt sec à un auteur ou à une œuvre.

La confrontation des œuvres entre elles est indispensable. Mais plutôt que de faire référence de façon systématique et fatalement allusive aux quatre textes étudiés durant l'année, le candidat peut exploiter avec grande efficacité des couples ou paires d'œuvres dans chaque argument, pourvu que ces couples soient renouvelés de façon vivante et pertinente. Ainsi, une douzaine d'exemples sur l'ensemble de la copie pourraient nourrir la réflexion, pourvu que ces exemples soient réellement analysés, qu'ils étayent, expliquent, approfondissent l'argument ou l'idée.

L'exemple est un élément qui permet de dire quelque chose sur l'œuvre et pas quelque chose qui est dit dans l'œuvre. L'exemple, toujours particulier, actualise ou réalise l'argument, qui est général, et ne se contente pas de l'illustrer de façon ornementale. Un exemple est une bonne raison de souscrire à l'argument. Un argument est une bonne raison d'adhérer à la thèse.

On espère une démarche critique plus qu'on n'escompte un plan dit « dialectique » : il faut être capable de discernement, de jugement, savoir envisager la pertinence mais bien évidemment

aussiles limites de l'assertion à considérer, tout en faisant effort pour dépasser des contradictions apparentes, ce qui n'interdit pas de choisir, décider ou trancher. Tout ceci n'est évidemment pas une question d'arithmétique, c'est-à-dire de nombre de parties. On oublie trop souvent en effet que l'important n'est pas le *nombre* mais la *nature* de la partie. Il faut que ce soit bien une « partie », c'est-à-dire un moment d'un raisonnement, une étape d'une démonstration. Nous acceptons donc aussi bien un développement en deux parties (à condition qu'il ne consiste pas en une simple opposition entre deux thèses contradictoires et qu'il ne conduise pas au relativisme) qu'en trois.

La conclusion reprendra synthétiquement le mouvement de la réflexion et s'engagera fermement en faveur d'une thèse. On pourra accepter la conclusion dite ouverte si et seulement si elle ne se termine pas par une interrogation passe-partout.

b. L'évaluation des dissertations

Les correcteurs ont évalué les dissertations de la session 2025 selon les critères suivants :

1. Compréhension du sujet et cohérence de la démarche.
2. Connaissance précise et utilisation judicieuse des œuvres.
3. Qualité de l'expression écrite (syntaxe, vocabulaire, ponctuation).
4. Correction de l'orthographe
5. Qualité de la présentation (lisibilité, propreté).

Conformément à l'esprit général de l'épreuve rappelé ci-dessus, on attendait une introduction qui contienne le sujet, qui l'analyse et le problématise correctement, qui annonce les œuvres et la démarche. Le développement devait prendre en compte le sujet, le traiter correctement et s'organiser selon un plan logique et pertinent, en au moins deux parties. Il était attendu que la citation soit explorée mais également mise en débat. On l'a dit ci-dessus, une structure en trois temps n'est obligatoire à aucun moment de l'argumentation, ni au niveau du nombre des parties et des sous-parties, ni au niveau du nombre des arguments. On a accepté un plan en deux parties bien mené, correctement illustré et pertinent. Si un dépassement est proposé, on attendait qu'il reste en dialogue avec la citation et qu'il ne fournisse pas un prétexte à récitation. Une conclusion montre que le développement a fait aboutir l'argumentation.

La qualité, la pertinence et la précision des exemples priment toujours la quantité. Le recours aux trois auteurs, voire aux quatre œuvres, dans chaque paragraphe n'était pas obligatoire, non seulement compte tenu des contraintes de temps pour effectuer les deux exercices, mais encore afin d'éviter la simple juxtaposition mécanique d'exemples au lieu de la confrontation des œuvres avec le sujet. On peut attendre que chaque auteur apparaisse dans chaque partie et que les trois aient été traités de manière équivalente sur l'ensemble de la dissertation. Les citations ne sont pas attendues. On se méfiera même des longues citations qui finissent par remplacer la réflexion. Une « utilisation judicieuse » est requise : les exemples exacts quant aux œuvres mais qui ne servent pas la réflexion sur le sujet ne peuvent être valorisés.

On attend une expression courante, précise, correctement ponctuée. On pénalise donc une expression écrite confuse, familière, au vocabulaire flou ou pauvre, mal ponctuée... On valorise une expression particulièrement élégante et nuancée. La qualité de la présentation inclut, outre la propreté et la lisibilité, les alinéas et paragraphes, les sauts de lignes, les titres soulignés, les guillemets.

3/ REMARQUES SPÉCIFIQUES

LE RÉSUMÉ

a. Le texte choisi pour la session 2025

Le texte de l'épreuve de français-philosophie de la session 2025 proposait un point de vue original et stimulant. Il a été choisi parce que sa thèse faisait aisément écho aux œuvres au programme

et parce qu'il permettait aux candidats scientifiques de constater que l'on peut aussi penser le monde, comprendre l'homme, réfléchir au thème, en bref philosopher, grâce aux disciplines scientifiques.

L'auteur, Frans de Waal (1948-2024), est un primatologue néerlandais naturalisé américain qui a consacré sa vie à l'étude des singes. Son œuvre, érudite et accessible à la fois, est fondée sur des valeurs humanistes et lutte contre l'anthropocentrisme. Elle met en évidence tout ce qui relie l'être humain aux primates. Dans l'extrait choisi, issu de sa somme publiée en 2005, *Our Inner Ape* (traduite en français l'année suivante sous le titre *Le Singe en nous*), une thèse séduisante apparaît, fondée sur l'observation des grands singes, selon laquelle l'empathie serait un sentiment ancestral, développé avant même l'apparition des hommes (et donc des premières religions). À noter que deux coupes ont été effectuées.

De l'avis général des correcteurs, le texte était sans difficulté majeure et bien adapté à l'épreuve. Ils ont trouvé bénéfique pour les candidats de définir en note plusieurs éléments, dont le mot « inimitié », d'autant qu'il était retenu dans le sujet de dissertation. Le texte était structuré et comportait un nombre significatif d'idées, ce qui a permis de classer les copies en fonction de l'exhaustivité de leur restitution. L'exercice obligeait à percevoir correctement la thèse globale et l'essentiel du texte, à bien prendre en compte la fin de l'argumentation dans le résumé et, bien sûr, à éliminer les exemples illustratifs.

L'ambition du texte est claire : penser la possibilité d'une morale universelle, valable au-delà de toute communauté particulière. L'extrait montre en effet que la morale humaine, selon laquelle le bien commun l'emporte sur l'intérêt individuel, est paradoxalement née de l'hostilité envers des ennemis extérieurs, qui a nécessité de faire front. Mais pour étendre cette générosité à tous les vivants, nous dit Frans de Waal, on doit pouvoir miser sur des sentiments moraux qui dépassent les logiques claniques. En une cinquantaine de mots, telle est la thèse centrale du texte. Un résumé doit faire apparaître avec netteté la « colonne vertébrale » d'une pensée dont la restitution des inflexions et des nuances ne saurait conduire à oublier l'essentiel. Voici donc un conseil pour les futurs candidats : dégager au préalable au brouillon l'idée générale du passage, son message majeur, en le reformulant en une ou deux phrases.

Nous n'analyserons pas ici en détail l'argumentation du texte mais il était divisé en deux grands moments qui pouvaient se traduire en deux paragraphes dans le résumé :

1. Penser l'apparition de la morale communautaire à partir de la haine d'un ennemi commun. (l. 1-30). L'auteur se demande comment l'homme en est venu à faire de la recherche du bien commun une boussole morale, tant il semble avéré que l'individu se soucie de lui-même et de ses proches avant tout. Deux explications sont envisagées : l'évolution sociale des humains (mais aussi des singes) a forcé les individus à préserver le collectif ; les dissensions internes étant souvent réglées par des sentiments belliqueux contre des individus extérieurs au groupe, on peut supposer que la guerre a engendré des règles morales.
2. Comment fonder une morale dépassant la communauté ? (l. 31-54). De Waal réfléchit à l'extension de la morale en dehors du groupe grâce à des sentiments moraux comme l'empathie. Il conclut sur la présence et l'évolution de ce sentiment moral chez les hominidés depuis des époques très lointaines, bien avant l'apparition des religions.

Parmi les idées du texte, cinq ont paru particulièrement essentielles aux concepteurs du sujet :

1. On peut se demander comment la morale humaine a pu se fonder sur la recherche du bien commun tant il semble avéré que l'individu se soucie de lui-même et de ses proches avant tout (l. 1-4).
2. Ce qui fédère le plus fortement une communauté (chez les primates et chez les humains) et fonde la morale humaine, c'est l'hostilité envers les individus extérieurs au groupe (l. 11-22).
3. Tout l'enjeu pour notre époque est d'étendre la morale à tous les hommes (voire aux autres vivants) (l. 34-38).
4. On peut espérer réussir une telle prouesse en misant sur les émotions morales, dont l'empathie, qui fait fi des logiques claniques (l. 38-42).
5. Ces émotions morales sont inscrites chez les hominoides, avant l'humanité et donc avant même les religions (l. 45-54).

Les quatre idées suivantes faisaient l'objet d'une attente moins forte et le barème était adapté :

1. L'évolution des humains vers des structures sociales plus solides a toutefois nécessité de prêter attention au collectif (l. 4-6).
2. Paradoxalement, l'homme a donc élaboré son éthique la plus exigeante à partir de son comportement le plus abominable (l. 23-25).
3. La morale sanctionne et culpabilise celui qui contrevient au bien commun (l. 25-30).
4. Les lois morales ne s'appliquent pas à l'extérieur du groupe et les hommes s'autorisent les pires atrocités sur leurs ennemis (l. 31-34).

b. Restitution de la thèse et des idées du texte

La relative simplicité du texte signalée plus haut n'en empêchait pas la richesse et la subtilité. Cette année, les résumés ont plus rarement donné entière satisfaction. Beaucoup de copies ont saisi des idées isolées mais n'ont pas permis de mettre en exergue le sens général de l'argumentation. Le thème même du texte (l'apparition de la morale chez les humains et la possibilité de son extension) passe souvent à la trappe. On observe alors une perte du fil conducteur, les idées étant fréquemment juxtaposées, sans liens logiques explicites, ce qui nuit à la clarté et à la progression du résumé.

Pour être plus précis, la perspective évolutionniste de de Waal a échappé à la quasi-totalité des candidats qui ont appliqué ce qu'il décrit à tout individu, voire à toute communauté : chaque humain passerait dans sa vie (ou toute communauté passerait au cours de son histoire) d'une phase égoïste à une phase vouée au bien commun, sous la pression extérieure. Extrêmement rares sont les candidats qui comprennent que de Waal cherche l'origine du sentiment moral chez l'être humain et qu'il décrit un phénomène millénaire et commun avec les grands singes. D'ailleurs, on attendait, au moins une fois dans le résumé, une référence aux singes ou aux primates. Les candidats devaient en effet comprendre que l'auteur est un spécialiste de ces animaux et que le rôle des grands singes est fondamental dans l'argumentation, et non simplement illustratif. Il fallait *a contrario* évidemment faire abstraction des exemples illustratifs comme celui sur Schindler. On devait résumer le texte sans mentionner Orwell, les conventions de Genève, Darwin et Westermarck...

Beaucoup s'appesantissent sur le début et consacrent un tiers de leur réservoir de mots à traiter de la contradiction de l'égoïsme natif de l'homme transcendé par la nécessité de trouver des moyens de parvenir à un bien commun. Ainsi, si le premier tiers du texte est en général bien restitué, avec des idées essentielles que l'on retrouve souvent (l'individu qui se soucie de lui-même et de ses proches avant tout, l'hostilité envers les individus extérieurs qui fédère la communauté, l'enjeu de la morale étendue à tous les hommes), la suite du texte a été beaucoup plus difficile, tant dans sa compréhension que dans son rendu. En effet, la prééminence des émotions morales sur l'humanité et les religions est l'idée la moins bien comprise. Beaucoup de copies voient un antagonisme entre morale et religion alors que l'auteur indique seulement que l'une a probablement précédé l'autre. D'autres y voient une attaque contre les cultures et les religions. Des étudiants ont confondu les « émotions morales » avec la « morale ». Autrement dit, ils n'ont pas compris que « les éléments constitutifs de la morale » qui « précèdent clairement l'humanité » ne sont pas « la morale humaine » par quoi débute l'extrait. On relève aussi des difficultés à comprendre le lien logique entre le premier paragraphe et le deuxième. Le mot « inimitié » a très souvent été transformé en « inimité », voire confondu (heureusement plus rarement) avec « intimité ». Plus globalement, le caractère haché des résumés, sans liens logiques pour en assurer la progression, montre que les élèves saisissent le texte comme une suite désarticulée de thèses juxtaposées et non comme un ensemble cohérent et structuré.

On ne rencontre heureusement qu'à la marge des résumés avec des défauts de méthode rédhibitoires concernant l'énonciation (« Frans de Waal affirme que ») ou la structure du texte (quelques résumés qui en réorganisent complètement l'ordre).

c. Utilisation du document-réponse

Les candidats se sont désormais bien familiarisés avec le document-réponse joint au sujet, qui facilite le décompte des mots pour le candidat comme pour le correcteur. De fait, très peu de dépassements sont constatés. Tentative de triche ou simple erreur, il arrive toutefois, surtout quand l'expression comporte une apostrophe, que deux mots soient inscrits par des candidats dans une

seule case (par exemple, des déterminants collés aux noms : « l'homme »). On rappelle au passage, car c'est une erreur courante, que « celui-là » et « celle-ci » comptent pour deux mots.

La présentation n'est pas toujours soignée sur ce document réponse et les ratures sont de plus en plus fréquentes. Si elles sont naturelles pour la dissertation avec l'interdiction du blanc correcteur, elles reflètent probablement un problème de méthode quand elles surviennent lors du résumé : le document-réponse n'est pas un brouillon ! Les étudiants doivent, par ailleurs, garder à l'esprit que ce document ne dispense pas de ponctuer le texte, ni de construire des paragraphes en les signalant par une double barre. Certains candidats qui rédigent pourtant assez bien la dissertation semblent oublier la ponctuation lorsqu'ils rédigent le résumé. Beaucoup présentent des résumés en un seul bloc, ce qui ne témoigne pas d'une compréhension de la structure du texte ; d'autres placent aléatoirement des doubles barres, en dépit des mouvements logiques du texte.

d. Qualité des reformulations

Trop d'erreurs de langue (orthographe et syntaxe) nuisent aux résumés, ce qui les rend inintelligibles. On sent à la lecture des copies moyennes que les élèves manquent de ressources syntaxiques et lexicales non seulement pour exprimer pertinemment ce qu'ils veulent dire, mais *a fortiori* pour le dire avec une économie de mots. On conseille aux candidats d'éviter d'adopter un langage alambiqué ou complexe. Il suffirait en réalité de se relire avec l'idée que le résumé doit être compris par quelqu'un qui n'a pas le texte original sous les yeux.

Il faut encore rappeler que l'exercice de résumé exige des reformulations, surtout quand des synonymes nombreux existent (par exemple pour les termes « primer », « souci », « proches », « processus », « relations conflictuelles », « s'unir », « faire corps contre », « primauté », « garantir », « approbation et sanction », « renforcer », « dépasser », « défi », « appliquer », « précéder », etc.). Beaucoup d'étudiants ont eu du mal à reformuler des expressions comme « morale humaine », « inimitié », « sentiment de communauté », « règles morales », « émotions morales », « empathie »... alors que des solutions étaient possibles : « principe éthique », « haine », « animosité », « solidarité », « fédérer les communautés », « cohésion sociale », « conscience du groupe », « loi morale », « sentiments moraux », « principe de bienveillance », « pitié », « sollicitude envers autrui », « sympathie »... On a lu aussi des calques syntaxiques qui sont à proscrire : « comment sommes-nous passés... ? », « notre meilleur espoir de réussite se fonde sur... ».

LA DISSERTATION

a. Le sujet choisi pour la session 2025

La citation retenue pour le sujet 2025 n'était pas particulièrement difficile à comprendre, ni piégeuse. Elle avait d'abord le mérite de convoquer les deux notions au programme (« la communauté et l'individu »). Par ailleurs, les termes « individu » ou « individuel » apparaissent quatre fois dans le texte et « communauté » ou « commun » à dix reprises. La référence aux « individus extérieurs », au pluriel, pouvait faire penser à une communauté ennemie, mais la notion d'« individu » permettait aussi de penser à des inimitiés personnelles. La collectivité est désignée par deux notions : le « groupe » et la « communauté ». La notion de « groupe » permet de réfléchir à la possibilité qu'à l'intérieur de la communauté, certains groupes se constituent ou prennent conscience d'eux-mêmes grâce à des individus extérieurs mais inclus dans la communauté (le groupe pouvant être le milieu social, la famille, le groupe religieux, etc.). Les candidats auront probablement été conduits, au cours de leur préparation, à distinguer deux grands sens du mot « communauté » : 1. La collectivité dont les membres ont des caractéristiques et des intérêts communs ; 2. Le caractère de ce qui est commun. Les deux sens pouvaient être ici convoqués. Le « sentiment de communauté », c'est la prise de conscience de ce qui est commun avec mes semblables et que je dois préserver.

L'idée qu'un ennemi extérieur est nécessaire à la cohésion et donc à la survie de la communauté est assez classique dans l'histoire de la philosophie politique. Le sujet proposait une version particulière de cette idée : il ne met pas l'accent sur l'objectivité ou la réalité de la communauté et de sa mise en danger, mais sur le « sentiment » de communauté, faisant signe vers le monde des représentations et des impressions. La citation met en relation deux sentiments opposés :

« l'inimitié » (l'aversion, la haine, l'antipathie, l'hostilité) et le « sentiment de communauté » (la sensation de partager du commun, qui peut déboucher sur la sympathie, l'affinité, la bienveillance). Les deux affects s'appliquent à des groupes différents : « l'inimitié envers les individus extérieurs au groupe » ; la sympathie pour les membres du groupe dont on perçoit soudain ce qu'ils ont en commun avec soi. Notons que cette inimitié n'a pas besoin de se réaliser en actes mais que seul le sentiment est convoqué ici. « L'inimitié envers les individus extérieurs au groupe », que l'on pourrait synthétiser comme la xénophobie dans les sociétés humaines et qui s'applique dans le texte également aux grands singes, est présentée comme une tendance naturelle et spontanée, quasi première même, liée au « souci premier de tout individu » développé au début de l'extrait, pour lui-même et ses proches. Une sorte de force centripète conduit l'individu à se protéger lui-même, puis à protéger les siens (ses proches parents). La prise en compte de la communauté, la recherche du bien commun ne vont pas de soi. Elles sont certes exigées par « l'intégration sociale croissante » et ce sont les prémices de la morale communautaire chez les hominidés, mais pour véritablement éprouver le sentiment de partager du commun avec nos congénères, nous devons combattre une résistance intérieure. Notons enfin que l'expression « sentiment de communauté » réapparaît dans le paragraphe suivant : « notre plus noble conquête – la morale – est liée par l'évolution à notre comportement le plus abject, la guerre. Le sentiment de communauté exigé par la première nous vient de la seconde. » Le paradoxe (ou la « sublime ironie ») souligné dans le texte, c'est que les sentiments et les comportements les plus abjects chez l'homme, c'est-à-dire l'hostilité envers les étrangers et la guerre, sont à l'origine de la morale la plus noble : le souci du bien commun à l'intérieur du groupe.

Le sujet relie les deux phénomènes par l'expression « constitue de toute évidence la force la plus puissante à l'origine [de]... ». L'auteur pose cette vérité générale comme une évidence scientifique et multiplie les signes confirmant la validité de l'assertion : « constitue », « de toute évidence », « la plus puissante ». On ne saurait trop conseiller aux candidats de recourir à leurs notions de logique. Un sentiment étant à l'origine d'un autre, nous pouvons établir alors une relation logique (de type $P \Rightarrow Q$) :

<i>Inimitié envers les étrangers au groupe \Rightarrow sentiment de communauté envers le groupe.</i>
--

Ainsi posée, la citation peut être déclinée et analysée selon les règles de la logique :

- Si je ressens de l'hostilité envers des étrangers au groupe, alors je suis fortement enclin à éprouver un sentiment de communauté envers mon propre groupe. Autrement dit, il est impossible de se sentir hostile envers les étrangers au groupe et de ne pas éprouver de la sympathie envers les siens. Comme l'ajoute en effet de Waal, la tendance xénophobe, pour dire vite, « oblige des éléments habituellement en désaccord à s'unir ». La morale humaine de la solidarité est née de la haine envers l'autre. C'est aussi ce qu'on a pu appeler en histoire « l'union sacrée ».
- Contraposée : si je n'éprouve pas de sentiment de communauté envers mon propre groupe, c'est que je ne me sens pas hostile envers des étrangers au groupe.
- Enfin, une antithèse efficace consistera à prouver qu'en fait, « P » et « non Q » sont compatibles : je peux me sentir hostile envers les étrangers à mon groupe sans éprouver de sentiment de communauté avec mes congénères.

Comme souvent, le texte support du résumé offrait quelques pistes aux candidats pour construire leur réflexion dans la dissertation. Il ne s'agissait évidemment pas de reprendre toutes les idées du texte pour les appliquer mécaniquement aux œuvres mais de faire bon usage du texte qu'on a résumé pour contribuer à la réflexion sur le plan de la dissertation.

Des phrases corroborent la thèse : « le souci premier de tout individu n'est pas le groupe, mais lui-même et ses proches », « tout le monde gagne à voir un climat de coopération s'installer », « nous faisons corps contre des adversaires », « la guerre, c'est la paix », « au fil de l'évolution humaine, l'hostilité vis-à-vis des éléments extérieurs a renforcé la solidarité à l'intérieur du groupe, au point que la morale a fait son apparition », « sublime ironie : notre plus noble conquête – la morale – est liée par l'évolution à notre comportement le plus abject, la guerre. Le sentiment de communauté exigé par la première nous vient de la seconde », « le bien commun n'a jamais dépassé les limites du groupe », « les gens se sentent en droit d'infliger aux ennemis des traitements qui seraient inimaginables au sein de leur propre communauté ».

Des éléments de discussion et même de dépassement apparaissaient également dans le texte : « l'application de la morale au-delà de ces frontières est le grand défi de notre époque », « en mettant en œuvre les droits de l'homme universels – qui valent même pour nos ennemis, comme le prévoit la convention de Genève – ou en débattant du statut des animaux au regard de l'éthique, nous appliquons à l'extérieur du groupe, voire à l'extérieur de notre espèce, un système qui s'est élaboré pour des raisons intérieures au groupe », « notre meilleur espoir de réussite se fonde sur les émotions morales, car celles-ci ne se conforment pas à la discipline », « l'empathie peut, en principe, nous détourner de toutes les injonctions que nous avons reçues sur le traitement à réserver à autrui ».

b. Impression générale

De façon générale la dissertation a été mieux réussie que le résumé. On félicite les excellents candidats qui ont mené une analyse rigoureuse et approfondie de la citation, en prenant appui sur une connaissance précise des œuvres qu'ils ont lues attentivement et avec un intérêt et un plaisir visibles.

De l'avis global des correcteurs, le sujet, intéressant, sans pièges et accessible, permettait aux candidats de mettre en lumière leurs capacités de réflexion sur le thème « la communauté et l'individu », ainsi que leur connaissance des œuvres au programme. Il soulevait un paradoxe que la plupart des copies ont repéré. Pour ceux qui avaient bien travaillé le thème, la citation permettait de réinvestir le cours, ce qui est évidemment positif, mais elle était également assez riche pour empêcher de réciter par cœur un corrigé quelconque, car les expressions « individus extérieurs au groupe » et « sentiment de communauté » demandaient de la nuance.

Les travaux manquaient très rarement de sérieux et de bonne volonté cette année et le jury s'en réjouit. Les échecs s'expliquent souvent par une trop grande brièveté ou par un caractère trop mécanique : le correcteur se retrouve face à des inventaires qui n'exploitaient pas assez les exemples livrés. Beaucoup produisent des devoirs très didactiques, certes structurés et respectueux de la méthodologie globale de la dissertation, mais avec trop peu de réflexion, de volonté d'interroger le sujet. Rédiger 15 ou 16 pages ne doit pas être un objectif : d'aucuns se lancent dans des dissertations-fleuves qui digressent, bavardent, manquent de structure et ne dialoguent pas avec la citation. Il faut que les exemples soient davantage exploités et qu'ils permettent de faire progresser la réflexion. Trop de devoirs se contentent d'évoquer très rapidement un passage d'un ouvrage ou de livrer une citation, sans véritablement analyser ces exemples ni les relier correctement au sujet ou à l'idée du paragraphe. Ils donnent le sentiment de tout mettre sur le même plan (les toilettes inappropriées d'Ellen Olenska et les violences exercées par les Égyptiades par exemple).

c. Traitement du sujet

Cette année, les copies complètement hors sujet ont été rares et d'autant plus sévèrement sanctionnées. Il reste tout de même un bon nombre de copies tendant à la récitation : des développements « couteau suisse » que les candidats apprennent éventuellement par cœur et reproduisent le jour du concours tels qu'ils les ont intégrés, et ce bien sûr quel que soit le sujet proposé.

Ce qui était étonnant avec le sujet de cette session, c'est le nombre de fois où le mot « inimitié » est devenu « inimité », nous l'avons dit plus haut, y compris dans de bonnes copies. Ce mot, central dans le sujet, a donné le sentiment d'être mal compris malgré la note de bas de page. Dans la précipitation, les candidats – heureusement très peu nombreux – qui ont omis de consulter la note et lu « intimité », se sont heurtés à une citation devenue incompréhensible !

Si l'esprit général de la citation a été bien cerné, peu de copies ont toutefois interrogé finement l'expression « sentiment de communauté » mais elles ont été valorisées. On pouvait par ailleurs attendre que les développements déclinent la notion, finalement assez vague, d'inimitié, propice à montrer dans les œuvres l'éventail de l'indifférence à la haine (en passant par la méfiance ou l'hostilité) et la portée de ces sentiments sur la cohésion de la communauté. Trop peu ont bien fait la différence entre « inimitié envers les individus extérieurs au groupe » et « inimitié envers les individus intérieurs au groupe », les statuts ambigus ou bancals, comme celui d'Ellen par exemple, ayant été insuffisamment exploités.

Des candidats ont cru que de Waal faisait l'éloge de la solitude. D'autres font dévier le sujet, une fois l'introduction passée, vers des territoires qu'ils connaissent davantage : la communauté a-t-elle besoin de cohésion ? Pourquoi faire communauté ? L'individu est-il opprimé par la communauté ? L'étranger menace-t-il la communauté ? Des copies sur le danger, la crainte, la menace extérieure, l'adversité, la différence... Quelques copies confondent la cause (hostilité) et la conséquence (sentiment de communauté). D'autres transforment l'observation de l'auteur en injonction : il faut exclure voire maltraiter les étrangers !

d. Conduite de l'argumentation

Concernant le plan, on attendait des candidats une partie où ils développent et illustrent l'idée selon laquelle la haine de l'autre soude le groupe. Des arguments s'offraient facilement à l'esprit, y compris en s'appuyant sur le texte, pour étayer cette thèse : perception de l'autre comme menaçant, étrange et étranger, développement d'une haine qui soude le groupe, préférence pour le semblable, nécessité de livrer bataille contre l'autre, rôle des frontières et des remparts... Quelques copies se sont bornées à étudier l'hostilité et non ses conséquences. Or, la première partie ne pouvait pas se contenter de constater l'existence du sentiment d'inimitié : il fallait montrer qu'il fonde le sentiment de communauté. Notons qu'il est attendu de commencer par la thèse sélectionnée pour le sujet : des copies commencent par contredire la citation, ce qui semble maladroit.

Pour discuter la thèse de Waal, les copies réussies ont pensé aux pistes suivantes :

- L'attention portée à l'ennemi extérieur peut faire oublier l'ennemi intérieur, lui-même menaçant finalement la possibilité d'une conscience collective.
- Ne faut-il pas que le sentiment de communauté en réalité préexiste pour pouvoir faire face à l'ennemi, que celui-ci soit objectif ou désigné comme tel ? On a trouvé parfois des développements habiles qui renversaient les termes du sujet et montraient que c'est le sentiment de communauté qui constitue de toute évidence la force la plus puissante à l'origine de l'inimitié envers les individus extérieurs au groupe, le communautarisme (voire le patriotisme) exacerbé engendrant la haine.
- L'étranger peut aussi susciter la compassion, la curiosité ou la fascination.
- Le sentiment de communauté ne suffit pas forcément à faire la communauté effective.
- Les effets de la haine contre l'autre peuvent être délétères pour la communauté elle-même.
- Celui qui invoque la haine ne le fait pas toujours dans l'intérêt de la communauté.

Des arguments mentionnés ci-dessus peuvent fort bien, selon le plan adopté par le candidat, devenir des pistes pour un dépassement. Là aussi, d'autres éléments étaient possibles :

- La constitution du sentiment de communauté par la raison, par les réalisations en commun, par les institutions.
- L'inimitié pouvant s'identifier à une forme de haine et impliquer la crainte, c'est peut-être plutôt du côté de la joie, des constructions communes, qu'il faut chercher la « force la plus puissante à l'origine du sentiment de communauté ».
- La constitution du sentiment de communauté par l'amour, la considération de l'autre, l'empathie ou plus simplement la cohabitation respectueuse.
- La perspective d'une morale universelle.

Beaucoup de dissertations réussies montraient peu ou prou d'abord que c'est essentiellement en éprouvant de la haine contre des ennemis extérieurs qu'une communauté prend conscience d'elle-même et se soude (I). Mais que cette force est en même temps une faiblesse parce que, moralement discutable, elle peut s'avérer inefficace ou dangereuse ou qu'elle n'évite pas les dissensions internes voire les provoque (II). Pour penser un sentiment de communauté qui dépasse la logique clanique, les dissertations ont pu montrer que le groupe doit être soudé par autre chose que la haine de l'ennemi intérieur ou extérieur (III) à savoir, selon les copies, par la raison, l'amour, la solidarité, l'empathie... Mais les jurys n'attendaient pas un seul plan et diverses argumentations ont été acceptées, pour peu qu'elles soient cohérentes et qu'elles dialoguent bien avec le sujet.

On a rencontré fréquemment un plan maladroit qui consistait à montrer d'abord que l'inimitié envers les individus extérieurs au groupe est à l'origine du sentiment de communauté, puis qu'il existe

d'autres forces concurrentes mais aussi puissantes à l'origine du sentiment de communauté. L'écueil est alors de tourner le dos aux termes du sujet et de tomber dans une récitation de cours ou dans un catalogue, l'antithèse consistant paresseusement, à considérer « d'autres » façons de fortifier la communauté (ou le sentiment communautaire, mais c'est la même chose pour la plupart des dissertations). La deuxième partie ne trouve pas toujours comment dialoguer avec le sujet lorsqu'elle explique que d'autres choses fondent la communauté, sans les mettre en relation avec le rôle de l'ennemi commun, sans se demander s'il est fédérateur, s'il existe vraiment, ni pourquoi ce concept n'est pas un fondement si solide. Les candidats les plus scrupuleux n'ont pas oublié que le point de départ est « l'inimitié envers les individus extérieurs au groupe », ont joué là-dessus, n'ont pas perdu de vue la problématique (voire la thèse du texte : comment étendre notre « moralité » à tous ?).

Un autre défaut, plus rare, consiste, dans la construction des paragraphes, à progresser d'exemple en exemple au lieu d'idée en idée.

Il est assez étonnant (et c'est un euphémisme) de trouver des candidats dont la copie conclut sur le bon usage de la guerre, d'un bouc émissaire ou encore de la xénophobie à des fins de cohésion sociale... Ce n'est pas être fidèle à l'esprit des œuvres du programme que de conclure sur de telles positions.

Certains plans manquent tout simplement de logique. Par exemple : 1. La désignation d'un ennemi permet de rassembler les individus d'un groupe. 2. Cependant, la présence d'étrangers au sein de la communauté n'est pas forcément source de conflit. Ici, l'antithèse n'attaque pas la thèse sur ce qu'elle dit.

Nous ne revenons pas sur la méthode de l'introduction et de la conclusion, dont les étudiants ont forcément appris les attendus avec leurs professeurs. Comme à chaque session, des introductions comportent des accroches totalement inadaptées qui semblent correspondre à une fausse idée de l'introduction (comme s'il fallait impérativement amener le sujet par une citation externe alors qu'une bonne reformulation du sujet serait beaucoup plus efficace). L'introduction est souvent dominée par un empilement de citations, parfois analysées de manière plus approfondie que le sujet lui-même, lequel reste parfois peu questionné. Les entrées en matière sont souvent très pauvres : les Schtroumpfs, des mangas, des Marvel, des matchs de football, des expressions quotidiennes... De nombreuses fois, on a lu que l'affirmation que « l'homme est un animal politique » venait de Hobbes ou de Platon. On n'écrit pas : « en guise de problématique », ni « nous allons aujourd'hui nous questionner... ». De même, il est inutile d'écrire « pour conclure » (écrit-on « pour introduire » ? !) ni, *a fortiori*, « en guise de conclusion ».

e. Exploration des œuvres

On observe d'abord des erreurs orthographiques majeures sur les noms des auteurs et des œuvres au programme (« Eschylle », « Eschyless », « *Les Suppléantes* », « *Les Danaïdes* », « *Les Septs contre Thèbe* », « Wharthon », « Warthon », « Edditt Warlton », « Edyth »...) ou bien sur le nom du primatologue dont est tiré le sujet, graphié « Wall », « de Waals », « Vals » ou parfois appelé tout simplement « Frans »... Nous demandons aux futurs candidats de retenir dès les premiers moments de leur préparation l'orthographe des auteurs au programme l'année prochaine, tant nous pouvons craindre que Marlen Haushofer et Georges Canguilhem soient malmenés...

Les œuvres sont inégalement maîtrisées. Le jury recommande toujours de fréquenter régulièrement les textes au programme tout au long de la préparation et de ne pas se contenter de lectures de seconde main disponibles dans le commerce ou sur Internet et de qualité inégale. Les mêmes exemples assez convenus apparaissent d'une copie à l'autre. Les livres au programme ne manquaient pourtant pas de très bons exemples pour illustrer le propos. Les copies qui entrent dans les détails des œuvres et ne se contentent pas de répéter les mêmes exemples au fil des parties font la différence.

Le point noir concerne Spinoza, dont le traité est mal connu. En dehors de trois ou quatre exemples répétitifs : la nécessité de créer un pacte, des références évasives et narratives aux Hébreux (comme si Spinoza avait écrit la Bible et non un essai de philosophie...). Quelques candidats ont plus mobilisé la vie de l'auteur pour évoquer son bannissement de la communauté que l'essai lui-

même. Le chapitre XX n'était pourtant pas difficile à mobiliser sur ce thème. D'autres attribuent au philosophe du XVII^e siècle des analyses sur les totalitarismes.

Eschyle était souvent correctement maîtrisé. L'accueil des Danaïdes, le combat fratricide et la rébellion d'Antigone ont été plébiscités avec plus ou moins de succès dans l'exploitation. Dans les mauvaises copies, ce sont les mythes qui sont racontés, et non les deux tragédies qui sont analysées : on lit des allusions à Créon pourtant absent de la tragédie d'Eschyle, à d'autres versions de l'affrontement entre Polynice et Étéocle, notamment à l'idée que Polynice a été chassé de la cité parce que c'était un tyran (Eschyle ne dit rien de tel !). Les étudiants doivent étudier un texte et non uniquement ce qu'il raconte, ou le mythe qui le sous-tend.

En dehors de trois ou quatre exemples répétitifs, le roman de Wharton semble parfois mal connu. Ainsi, on a l'impression que seuls deux ou trois personnages (Ellen Olenska, Newland Archer et May Welland) sont évoqués dans le roman. Des personnages secondaires pourtant facilement mobilisables pour le sujet proposé ont été rarement évoqués. Mais le caractère superficiel s'est aussi retrouvé autour de la comtesse Olenska. On constate que c'est une étrangère, donc une ennemie. On ne remet pas en cause l'analyse, on n'entre pas dans les détails de ce qu'on lui reproche. À ce propos, beaucoup de copies trahissent le roman en en faisant une femme divorcée qui revient à New York. Beaucoup oublient que c'est parce qu'elle est soupçonnée d'être la maîtresse de Newland (et non seulement parce qu'elle est trop européanisée ou parce qu'elle porte des robes inadéquates) que le clan de May finit par la mettre à mort socialement.

Tous les rapports de jury en font état : trop de candidats continuent de penser qu'il faut submerger la copie de citations apprises par cœur. Bien souvent, ils juxtaposent les œuvres, au lieu de les confronter, donnant à leur dissertation un effet de trop-plein qui sonne creux. Cela donne des copies où les candidats disent tout ce qu'ils savent, et en particulier, toutes les citations apprises, sans souci de relier ce savoir au sujet. Cela ne permet pas aux candidats de montrer qu'ils se sont approprié les œuvres. D'abord, la citation apprise par cœur n'est pas un attendu du concours et d'excellentes copies n'en contiennent pas. Ensuite, si la citation n'est pas commentée et intégrée dans un raisonnement, elle n'est qu'un cache-misère. Et il est parfaitement inutile d'apprendre le numéro des pages où se trouvent les citations !

On note aussi des difficultés importantes à argumenter : la copie avance un argument en une ou deux phrases, suivies de son illustration par les œuvres du programme, alignées les unes à la suite des autres (« c'est comme... », « c'est comme... »). Les exemples, même adaptés, ne sont pas assez clairement reliés à l'argument développé précédemment (c'est au lecteur de faire le lien). L'exploitation s'est limitée parfois à « il dit que..., donc c'est vrai ». Or on ne saurait restreindre l'explication d'un argument au propos d'un personnage. Globalement, les candidats sont soucieux de ne pas négliger un ouvrage par rapport aux autres. Mais il n'est pas rare de ne relever que trois exemples pour alimenter tout une partie, ou de constater l'absence d'un auteur dans une partie entière de la dissertation. C'est manifestement insuffisant.

LA LANGUE

S'agissant d'une épreuve de français, la qualité de la langue est prise en compte (valorisée ou sanctionnée) dans les deux exercices. On est en droit d'attendre de candidats à un concours de recrutement d'écoles d'ingénieurs une syntaxe, une orthographe et un vocabulaire corrects. Or, c'est un plaisir trop rare de tomber sur une copie bien écrite, très lisible, soignée, tant du point de vue de la graphie que de celui de la langue.

Concernant l'orthographe, il serait évidemment vain de chercher à recenser tous les types d'erreurs commises. On peut tout au plus en signaler quelques-unes, « classiques » et signalées fréquemment dans les rapports de jury : « encre » (au lieu de « ancre »), « absence », « mettre sur un pied d'estale », « faire parti de », la conjugaison de « créer », « leur » employé à la place de « leurs », « dans quelles mesures » au lieu de « dans quelle mesure », « être entrain de », des accords bancals, les adverbes en -ment (avec des orthographe du type « notament » ou « évidemment »), etc. Cette année on a beaucoup lu « conflict », « individue(s) », « le hérault »... Les accents ont beaucoup brillé par leur absence. Beaucoup de candidats ignorent qu'on met une majuscule au nom d'un peuple : « les

Hébreux », « les New-Yorkais », mais une minuscule à l'adjectif : « le peuple hébreu » (qui a le plus souvent été orthographié avec un -x), « la société new-yorkaise ».

La langue est inégale, souvent erronée. La ponctuation semble assez fréquemment superflue. Le lexique n'est pas assez varié, quand il n'est pas inapproprié : « sous l'ogive de », « isolation » pour « isolement », « acceptance », « adhérence » au lieu d'« adhésion », « idolation », « pacificité », confusion entre « gouvernant », « gouvernement », « gouverneur », « opprimer » au lieu d'« opprimer », « les mœurs sociales » (pléonasme)... La syntaxe est trop souvent relâchée. Comme toujours, on rencontre une mauvaise construction des interrogations indirectes : « nous nous demanderons dans quelle mesure l'inimitié permet-elle de créer un sentiment de cohésion ? ». Plusieurs candidats utilisent la deuxième personne du singulier dans leur développement. Par exemple : « si tu as un ennemi, alors tu vas plus te souder à ta communauté »... « Dû à » devient une locution équivalente à « en raison de ».

Enfin, la lisibilité de certaines copies est devenue vraiment préoccupante. Certaines graphies sont tellement illisibles qu'on ne peut plus juger de rien : orthographe, syntaxe, pensée. On rappelle que la dématérialisation des copies exige l'emploi d'une encre noire (ou bleue très foncée) et interdit le recours à tout type de correcteur (liquide ou sous forme de ruban). Si ratures il doit y avoir, elles doivent être rares et aussi propres que possible. Le correcteur ne peut passer son temps à deviner les mots ou à inventer ceux qui sont restés dans la tête du candidat. Une calligraphie problématique décourage la lecture et porte à confusion. On peut alors sanctionner un contresens dans le résumé puisqu'on aura mal lu un mot... On déplore des sauts de lignes fantaisistes, des retours à la ligne intempestifs. La rigueur de la présentation d'un paragraphe (un alinéa puis aucun retour à la ligne) et d'une dissertation fait partie des critères pour apprécier un raisonnement structuré. Les titres d'œuvres sont à souligner et commencent par une majuscule. Et ce non seulement dans l'introduction mais tout au long du devoir. Dans certaines copies, les citations étaient écrites dans une couleur différente ce qui est assez inutile et surtout chronophage pour le candidat.

On rappelle que la mise en forme d'une dissertation exige de sauter des lignes entre l'introduction et le développement et entre le développement et la conclusion. Le passage d'une partie à l'autre se signale par le saut d'une ligne. Chaque paragraphe d'une partie commence par un alinéa et se présente sous la forme d'un bloc sans retour à la ligne à chaque exemple.

4/ CONCLUSION

Comme dans le rapport 2024, nos derniers mots serviront à saluer les copies d'une exceptionnelle intelligence, mais aussi une majorité de travaux estimables, fruits d'une préparation sérieuse. Il n'en reste pas moins que la question de *l'intelligibilité* est devenue préoccupante. Nous le redisons, la première des ambitions des futurs candidats doit consister non à exhiber un ensemble de *contenus* plus ou moins maîtrisés, mais à se faire *entendre* (écouter et comprendre) en délivrant une parole pertinente et intéressante.